

Gilles Pellerin, Élisabeth Vonarburg, Daniel Paradis

Michel Lord

Numéro 150, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69235ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2013). Compte rendu de [Gilles Pellerin, Élisabeth Vonarburg, Daniel Paradis]. *Lettres québécoises*, (150), 34–35.



GILLES PELLERIN

I² (i carré)

Québec, L'instant même, 2012, 162 p., 19,95 \$.

Aller à l'essentiel par des voies de traverse

Pour une fois, j'ai pris une éternité à passer au travers d'un recueil de Gilles Pellerin. Perdrais-je le goût du fragmentaire ? À moins que la raison ne soit ailleurs. Allons-y voir.

Pour son sixième recueil de nouvelles, Pellerin offre pas moins de 66 textes d'une longueur moyenne d'à peine plus de deux pages et qui couvrent un territoire assez vaste de sujets, mais focalisés souvent sur un narrateur qui enseigne, écrit et se déplace, un peu comme son auteur qui nourrit ses nouvelles de ses propres expériences, de ses propres réflexions diffractées par des voix diverses. Je dis « nouvelles » parce que c'en sont, mais d'un « genre » bien particulier à Gilles Pellerin. Dans le communiqué, l'éditeur soutient que « *I² (i carré)* est un recueil qui marque certainement un tournant dans la carrière littéraire de Gilles Pellerin, [sa] plume [...] se par[ant] d'une pudeur et d'une retenue qui enrichissent le propos et élargissent sa portée ». Cela signale plutôt pour moi une nette continuité, Pellerin étant ici tout à fait fidèle à lui-même.

S'il est une chose qui saute aux yeux, c'est le caractère *discursif* de ses nouvelles, la dominante se trouvant dans la posture de la plupart des narrateurs qui *verbalisent* une situation donnée, soit dans une salle de classe, dans un salon du livre, un train où un homme cherche à écrire, ou à l'occasion d'une rencontre avec un vieil ami presque oublié ou d'un retour au bercail, en Mauricie, paysage du passé souvent évoqué dans les nouvelles de Pellerin.

Comme le narrateur de « Ma vie n'est pas un roman », Pellerin peut « broder [...] monter en meringue le moindre événement » (p. 37), la broderie demeurant toujours de la dimension de l'esquisse, mais se développant comme une courtepoinette presque sans fin, et qui ne s'arrête qu'avec le point final de la dernière nouvelle, autotélique, « Gilles » s'amusant alors avec ses enfants à la fête des Rois où, régnant au milieu de siens, « Gilles le bref [est des] plus heureux » (p. 157). Cette finale de presque conte de fées surgit au terme d'une enfilade de textes marqués par la non-finitude voulue, comme pour ce narrateur de « Défilé de bouleaux » qui « roule [...] tourne en rond » et prend conscience de sa manière d'écrire : « J'écris "idée incomplète" sur certains textes, y compris les miens. » (p. 135)

Autres clins d'œil littéraires, des écrivains et des êtres fantomatiques, d'encre et de papier, surgissent, tel Henri Michaux, « dans un décor de syntaxe » : « On aurait dit que nous n'étions pas là, dans une grande salle déserte, mais dans un texte. » (p. 99) Sartre revient hanter Paris, Rousseau est invité au Salon du livre de Montréal, « l'appât [étant] les bons sauvages » (p. 93) et le Christ est vu « à Sainte-Foy (toponymie oblige) par de nombreux témoins. [...] Quant au reste, il fallait que tout s'accomplît » (p. 90-91).

L'impression qui se dégage de la lecture de *I² (i carré)* ressemble à ce personnage qui, dans « Soutenance », « s'était égaré dans le labyrinthe du temps » (p. 126). Chez Gilles Pellerin, il faut accepter de se perdre dans le labyrinthe d'un discours toujours vif, intelligent, caustique,



GILLES PELLERIN



aussi hachuré que concentré, bref *nouvellier* dans ce qu'il a de plus essentiel. Peut-être conçoit-il la littérature comme Borges, qui la voit « comme une série infinie d'impressions sur le langage et, bien entendu, sur l'imagination » (Borges, « Préface », *Œuvres complètes* 1, Paris, La Pléiade, 1993, p. ix). C'est sans doute pourquoi, devant ces séries d'impressions finement ciselées, il est bon de lire Pellerin,

tout comme Borges, à petites doses délectables. Amateurs de romans à l'eau de rose s'abstenir.



ÉLISABETH VONARBURG

... Et autres petits mensonges

Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 2012, 144 p., 16,95 \$.

Un nouveau Mentir-vrai

Pour comprendre le titre du dernier recueil de nouvelles d'Élisabeth Vonarburg – qui répond comme en écho au *Mentir-vrai* de Louis Aragon –, il faut se référer à l'un de ses recueils antérieurs, intitulé *Vraies histoires fausses* (2004), auquel les 36 présentes nouvelles font des clins d'œil autotéliques constants.

Cela, à commencer par la première, « La vérité au fond du puits », dans laquelle la narratrice, pendant une séance de signature dans un salon du livre, répond à des questions simplistes — « Pourquoi n'écrivez-vous pas toujours des histoires courtes ? » « Et est-ce que c'est vrai, quand vous dites "je", dans vos histoires ? » (p. 9) — en racontant des histoires labyrinthiques qui débouchent sur le mal d'être d'une fillette décidant un jour, pour endiguer ce mal, d'écrire « la vérité du mensonge », car ses « petits mensonges [...] sont toujours vrais » (p. 14).

Même si l'ensemble couvre une grande variété de sujets, le recueil me semble construit, car il part justement de l'enfance, avec ses rêves déçus, ses réclusions dans une bulle — « C'était bien plus grand dedans que dehors, avec tous ces mots, ces images, cette musique : inutile de



ÉLISABETH VONARBURG

sortir de là », p. 68 —, pour déboucher sur des textes marqués par l'angoisse de la fin de la vie, mais sublimés par des images de lumière.

Les deux derniers textes mettent ainsi en scène un Icare de science-fiction avec cet homme en mission vers le soleil, qui « avait trouvé dans l'espace » « cette éternité de lumière » mais qui, victime d'un accident, « plonge [en se disant] le temps d'un éclair, qu'il peut s'imaginer Icare heureux » (« Envol », p. 132). Autre figure mythologique dans « Odyssées », la dernière nouvelle, avec ce nouvel Ulysse qui, auprès de merveilleuses Sirènes, « ne désire rien d'autre que vivre pour l'éternité dans [leur] lumière » (p. 134).



Entre l'enfance et l'éternité espérée, la vie, l'amour, les livres, l'écriture font leur chemin dans les scénarios les plus divers. Il y a des allusions ironiques, sans la nommer, à Duras (*Détruire, dit-elle*) dans « Nourrir, dit-elle », au discours où s'étale l'heureuse osmose entre la cuisine et l'écriture, ce dernier motif étant repris dans « Écrire, dit-elle », avec force figures anaphoriques, comme ailleurs dans le recueil : « Écrire. Écrire. Écrire sans arrêter. » (p. 73) « Tout le temps en train de tomber, c'est ça l'écriture » (p. 73), d'ajouter la même narratrice.

Au milieu du recueil, à partir de « Lettre à un jeune poète », surgissent quelques poèmes en prose, empreints d'onirisme, dont « La marée des morts » écrit en hommage au poète Paul-Marie Lapointe disparu en 2011 : « Près de moi, on tombe, sans se relever. [...] Le ciel s'éclaircit et bientôt, il n'y aura plus [...] que [...] la peau féroce des mots jetés contre les phares de l'aube. » (p. 86) Et que dire de cette intense nouvelle, « L'obstacle du chat », sur la mort (encore hantée par l'image de la chute et de la fin) d'un chat aimé, adoré ? « Juste un animal, on dira [...] Mais c'est ce que nous sommes, non, des bêtes ? » (p. 115) Juste rappel de notre véritable dimension.

Construit comme une traversée de la vie — une chute, parfois belle, grâce aux livres, au rêve, souvent difficile — tant réelle qu'imaginatoire, ... *Et autres petits mensonges* ne raconte pas tant d'histoires — comme dans ses dizaines d'autres œuvres narratives — qu'il nous met en face de notre destin commun et des angoisses les plus réelles.



DANIEL PARADIS

Théâtre au bout des sens

Ottawa, L'interligne, coll. « Vertiges », 2012, 216 p., 18,95 \$.

Pitié pour nous, pauvres lecteurs

Il faut de tout pour faire un monde, et il est triste que le hasard nous amène à parler de ce qu'il y a de moins agréable à lire. La nouvelle est un genre exigeant. Autant que la forme, le style y joue un rôle de tout premier plan. Il peut tout gâcher.

Dans un « avant-propos » qui se veut bien senti et signé par « un écrivain qui [n]ous veut du bien » (p. 11), déjà c'est louche, Daniel Paradis nous prévient qu'il « s'adresse aux forces cachées » et nous invite à « tend[re] la main [et à] touche[r] ses pages *laborieuse-ment* remplies » (p. 11, je souligne). C'est lui qui le dit...

Il nous fait entrer dans un « atelier mensuel d'écriture » où « [u]n regard-caméra [...] prétendrait suivre mot à mot les propos exprimés » (p. 15) et où « l'heure avance pourtant et [...] voici que gémissent déjà une vingtaine de minutes avant la fin » (p. 19). Puis dans un « atelier *avancé* d'écriture » (p. 21, je souligne), un participant « montre [...] au groupe d'écriture ces œuvres, quelque peu maquillées, et leur variété traçait autour de lui un nuage de bouches bées » (p. 22). Il pense tellement qu'« il jouait les entremetteurs entre ses propres pensées » (p. 23), et pendant que « les membres de son groupe recevaient en plein visage les embruns de la vie », « l'humiliation le gagnait peu à peu, ainsi que l'envie de propulser ce malencontreux sursaut de dignité dans la grande poubelle de l'univers »



DANIEL PARADIS

(p. 25). Avec moins de dignité, l'idée nous prend de faire la même chose avec ce livre.

Gracieux, nous allons voir à la fin de ce volume indescriptible, qui raconte des sottises en plus, pour trouver encore en quantité d'autres perles. Pendant une sécheresse, « l'été pèse sur un village de toute sa démente » (p. 200) et « la sueur [...] à peine sortie des pores, [...] n'a de cesse d'abandonner les corps en pâture ». Puis, « lorsque [l]es pensées [d'un homme] agitent le feuillage, on les prend pour du vent » (p. 201). Rien de moins. Mais on avait déjà deviné. Dans ce bel univers littéraire, le texte sait toutefois se faire incisif, là où « la canicule se déchaine à belles dents [et] la tension de sa tête s'accroupit, bête intriguée » (p. 202). Intrigué, on le serait à moins. Il ne reste plus que les « parapluies et imperméables sortent de derrière les fagots [*sic*] » (p. 205) pour que le bouquet soit complet. Ah ! frères humains, pitié. Que cela est mal fagoté ! La neige a trop géigé.